pathétique et un lyrisme extraordinaires. Au surplus, on ne résiste pas au charme exotique de tant de sons espagnols, dansant comme des nénuphars sur le flot des limpides vers néerlandais.

Dans la seconde partie de la ballade, le drame se dessine, se développe, se dénoue. Le matelot quitte Mária et envoie de l'argent à Pepita. Ce dernier acte prouve qu'il ne l'aime pas tout à fait. Mais il ne peut oublier Mária. Il erre par mers et océans avec l'image de cette femme en lui et un jour que dans un port il rêve à elle, accoudé sur la passerelle, entre le navire et le quai, il perd l'équilibre et se noie.

Si la première partie a la magnificence d'un poème d'amour oriental, la seconde possède toutes les vertus de la ballade et surtout cette atmosphère angoissante de mystère, de mort, d'éternité.

Toute la Hollande admire maintenant *Mária Lécina.* Nous doutons fort que tous aient compris ce poème merveilleux et étrange qui provoquera certainement des explications et des commentaires contradictoires.

Remarquons toutefois que la répétition systématique du refrain espagnol « Porqué Mária? » et parfois l'emploi de trop de noms de villes espagnoles, irritera plus d'un admirateur.

JEAN BAUDOUX.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Edouard Driault : *La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle;* E. Figuière, Paris. — Octave Merlier : *Skiathos, Ile grecque;* Les Belles-Lettres, Paris. — O. Merlier : *A. Papadiamandi : Grammata;* Sidéris, Athènes. — Glafkos Alithersis : *To Provlima tou Kavafi;* Spyros N. Grivas, Athènes. — A. Chalas : *I Allilographia mou mé ton Poitis mas Kosti Palama;* Kollaros, Athènes. — Ap. Mélachrinos : *Filtra Epodón;* Kyklos, Athènes. — Mémento.

Les récents événements de Grèce ont montré l'existence au sein de la nation hellénique d'une fissure ancienne, antérieure même à la grande guerre, et que les nouvelles acquisitions territoriales, aussi bien que le désastre d'Asie-Mineure, sont venues aggraver. Interventionnistes et non-interventionnistes, Venizélistes et Constantinistes se sont affrontés durant l'immense conflit européen, et, à travers maintes convulsions, n'ont cessé de le faire depuis lors. Ce sont les rai-

sons de cette lutte que détaille ,avec sa clarté coutumière et sa brûlante franchise M. Edouard Driault dans **La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle.** Tout en épousant la thèse constantiniste, l'éminent historien prend soin de rectifier une erreur communément répandue en France, à savoir que nous n'avons pas moins d'amis chez les partisans plus ou moins avoués de la royauté que chez les libéraux de Venizélos. A travers le visage de la Grèce d'aujourd'hui, M. Driault cherche à retrouver le visage de la Grèce éternelle, lequel est invinciblement tourné vers la « Grande Idée », c'est-à-dire vers Constantinople. Cependant, ce sont les revendications soulevées au nom du principe des nationalités qui ont amené la dislocation de l'Empire ottoman, bâti sur les fondations de l'Empire byzantin. Partout, depuis la guerre, le principe impérialiste a été battu, et la Turquie elle-même est devenue un Etat national. L'Ionie a été vidée de ses habitants hellènes, et malgré tels ou tels îlots irrédimés hors des frontières, la Grèce semble devoir accepter pour longtemps de n'être, elle aussi, qu'un Etat national encore qu'incomplet. Elle a dû, en effet, conclure la paix sur une défaite. L'Italie continue d'occuper le Dodécanèse, l'Angleterre Chypre, l'Albanie l'Epire du Nord. Durant que certaines petites nationalités non libérées encore s'efforcent d'inventorier leurs papiers de famille, l'Italie à peine rédimée a vu se réveiller chez elle l'esprit impérialiste. C'est ce que dénonce M. Driault, qui par ailleurs salue la naissance de l'Union balkanique. De cette Union librement contractée entre peuples libres, le centre ne saurait être placé ailleurs qu'à Constantinople. C'est bien ce que nous avions souhaité nous-même voir naître un jour, quand nous eûmes l'occasion d'envisager les solutions possibles du problème oriental. Par ailleurs, il s'agit moins, pour les Grecs d'aujourd'hui, de retourner vers Byzance, comme le tenta héroïquement Constantin, que d'organiser la nation selon les meilleures méthodes. Pour cela, l'union est nécessaire et il conviendrait sans doute de l'asseoir d'abord sur l'enseignement officiel et généralisé de la langue du peuple. Sur ce problème encore, les Grecs se divisent obstinément, quoique toute leur véritable littérature contemporaine, à peu d'exceptions près, soit en roméique:

De son côté, M. Octave Merlier, de l'Ecole française d'Athènes, étudie, dans un lumineux article de *La Revue de Paris*, (juillet 1934) *La Grèce de* 1934, au point de vue économique et politique: il examine avec impartialité les répercussions provoquées par l'arrivée des réfugiés d'Asie-Mineure, et dénonce d'un mot la diminution de prestige subie par la France en pays grec, depuis le désastre de 1922. Il termine par une impressionnante citation de Thucydide. Il y a, dit-il, dans son parallèle entre Lacédémoniens et Athéniens, des rapprochements étonnants à faire avec la division actuelle des partis. M. Merlier pense, au reste, que le rôle des populations d'Asie-Mineure pourrait être celui de régulateur entre l'esprit conservateur du montagnard et du paysan et l'esprit d'audace et de spéculation du marin et du commerçant. Harmoniser ces deux tendances, c'est, en effet, tout le problème de la Grèce actuelle. C'est aussi tout le problème du monde occidental.

La Grèce moderne a bien pu tenter de retrouver, à travers l'influence nécessaire de l'Europe, les sources antiques; elle n'en reste pas moins la fille de Byzance, la pupille de l'Eglise orthodoxe. Malgré les survivances païennes, qui persistent dans ses coutumes, c'est au passé chrétien qu'elle se rattache directement. Si la *catharévoussa* a la vie si dure, c'est que la « Grande Idée » est constituée par un triple faisceau: *Pistis, Éthnos, Glôssa,* et que la Religion sert de lien aux deux autres éléments. Il y a eu un Hellénisme, celui d'hier, où, selon les judicieuses paroles de M. Octave Merlier, « la religion chrétienne recouvre d'antiques croyances et où, à l'équilibre et à la mesure de la pensée grecque, la Bible a ajouté l'angoisse, son panthéisme de la nature, le Nouveau Testament sa consolante et naïve poésie ». Tout cela constitue un amalgame mystique, où domine parfois le mépris de la vie. Ainsi l'atmosphère de l'Orthodoxie a pu engendrer, d'une part Dostoïevsky, d'autre part Alexandre Papadiamandis, si aimé des Grecs malgré ses faiblesses et sa langue archaïque. A ce point de vue, le cas Papadiamandis est analogue au cas Kavafis.

De chaque côté, les bigarrures de la langue peuvent bien offrir un charme inédit pour quelques esthètes; elles indisposent le grammairien et l'induisent à sous-estimer le fond.

Dans **Skiathos, île grecque,** M. Octave Merlier donne, en tête d'un choix de nouvelles traduites en français, une étude fort captivante et savamment mesurée sur la vie et l'œuvre de Papadiamandis. Né le 4 mars 1851, mort en 1922, Papadiamandis, fils de prêtre, petit-fils de marins, grandi dans un milieu d'étroites traditions religieuses, habitué à ne lire et à n'entendre que la langue de l'Eglise, détourné par une visite au Mont Athos d'une précoce vocation monastique, fut journaliste à gages, traducteur de romans anglais et français, mais en même temps chantre de psaumes et pilier de café. C'est dans son île natale de Skiathos, dans les coutumes ancestrales, dans les paysages chéris de son enfance, dans les péripéties de la vie quotidiene, dans le frémissement naïf des âmes villageoises qu'il a puisé la matière de ses nouvelles les plus émouvantes et les plus caractéristiques. M. Merlier, après avoir brossé un fort pittoresque tableau de Skiathos, nous montre l'écrivain empruntant à son île les sujets, les personnages, le cadre, l'atmosphère de ses nouvelles. Ce sont des éléments que peut atteindre l'esprit de géométrie. Mais, en pareille matière, il faut plus que de la technique. Il faut aussi et surtout un don de grâce. Papadiamandis eut la grâce de l'hellénisme. Il l'eut par hérédité et par éducation.

L'auteur des *Idylles marines,* ajoute l'éminent critique, sait d'un peu de sang ranimer des âmes mortes. Cette vie, cette sensibilité qu'il leur rend, il la puise, il la trouve en lui-même; il n'est pas un de ses héros à qui il ne prête son expérience des hommes et des choses, sachant lui aussi penser et parler en marin, en berger, en moine, en femme, en enfant.

Ainsi le moindre épisode local devient l'image de toute la Grèce. Passionné de chant rituel et de lectures religieuses, Papadiamandis ne crut pas un seul instant pouvoir se servir de la langue populaire, encore qu'il aimât la fréquentation des humbles et qu'il ne négligeât point d'exercer sa verve satirique à l'encontre des travers ecclésiastiques. Dans ses nouvelles, tout le récit est invariablement en *catharévoussa.* Seul le dialogue, placé le plus souvent entre guillemets, est en démotique, et même, selon l'occurrence, en patois. Le vocabulaire de Papadiamandis est étonnamment riche, et re-

monte par endroits trente siècles d'histoire: cependant, sa langue n'est jamais prétentieuse. Le souci de la précision, de l'exactitude y domine, remarque encore M. Merlier. Toutefois, Papadiamandis n'a en aucune façon le sens du style. Sur ce point encore, il se rencontre avec Dostoïevsky. Papadiamandis éprouva l'angoisse métaphysique du mal, et sa sensibilité était d'une extrême délicatesse. Trahi par sa langue du côté du style, car il est difficile d'avoir vraiment du style dans une langue morte, il n'en excelle pas moins à créer une atmosphère. Ses débuts dans le roman historique l'y entraînèrent; ses origines, sa fidélité à la tradition, source pour lui de sérénité, le favorisèrent. Pour M. Louis Roussel (*Libre*, février-mars 1935), la qualité principale de Papadiamandis, « c'est le don d'invention, le jaillissement abondant des détails. Un autre mérite, dit-il, c'est le caractère entraînant des scènes de mouvement. Le troisième mérite, c'est le don d'éveiller des visions rêveuses ». Papadiamandis a mis en scène bien des incidents de sa propre vie, et l'on a de bonnes raisons de croire que l'épisode gracieux qui fait le fond de *Rêve sur les flots*, par exemple, eut sur le développement de sa vocation de conteur et l'abandon de ses velléités monastiques une décisive influence. Hanté par le problème du mal, une étrange figure de meurtrière d'enfants lui suggère le sujet de la *Tueuse*. C'est que la même recherche d'absolu peut conduire les uns à la sainteté, les autres au crime. Papadiamandis a éparpillé, à travers journaux et revues, durant sa vie entière, toute sa production littéraire. On a commencé à en réunir une partie seulement après sa mort, et l'on fait encore aujourd'hui des découvertes. C'est à son cousin Alexandre Moraïtidis, brillant conteur lui-même, qu'il dut de pouvoir débuter dans le journalisme.

M. Merlier a réuni dans son volume sept nouvelles de longueur diverse, traduites en français: *La Tueuse, Rêve sur les flots, Pâques à la campagne, La nostalgique, La dernière filleule, Le mariage de Karachmétis, La désorceleuse*. Pour compléter la documentation psychologique, relative à l'écrivain, aujourd'hui fort discuté, M. Merlier a réuni dans un autre volume les textes d'un certain nombre de lettres.

Pour insignifiantes qu'elles soient la plupart du temps, ces lettres n'en ont pas moins permis à M. Merlier d'établir une

biographie détaillée de l'écrivain, que l'on ne connaissait jusqu'alors que par son œuvre et par l'anecdote.

De son côté, l'excellent poète et critique chypriote Glafkos Alithersis, dans une fort intéressante brochure, s'efforce de mettre au point **Le Problème de Kavafis.** Habitant Alexandrie, il a pu voir le poète de près, étudier ses manies, noter ses travers, dégager sa psychologie. A travers ce commentaire qui a tout l'accent de l'impartialité, nous discernons que l'attitude réservée du poète ne fut pas exempte d'habileté. Il eut l'art de faire parler de lui, sans avoir l'air d'y tenir. Ses premières admirations allèrent aux pseudo-romantiques de l'Ecole athénienne, les Al. Soutzo, les Cléon Rangabé. A l'apparition du *Taxidi* de Psichari, le démotisme parut le tenter; mais son tempérament le portait vers la *catharévoussa,* qui lui fournissait le moyen de panacher sa phrase d'archaïsmes. Et puis, note le savant critique, la langue maternelle de Kavafis était l'anglais. De là l'influence exercée sur son art par Oscar Wilde et par Robert Browning. Son hédonisme natif et très byzantin garda l'empreinte du Symbolisme; mais on ne saurait dire qu'il respirât la santé. Chez lui, les moisissures de la langue dénoncent les moisissures de l'âme, et, malgré l'intérêt qu'il excite chez les jeunes gens avides de nouveauté, l'on ne peut prétendre qu'il ait ouvert une voie. Il reste seulement un cas curieux. Comment s'étonner toutefois que le Purisme, à la faveur des modes actuelles, observe avec satisfaction la montée de cet astre, au-dessus de l'horizon? Il ne saurait pourtant renverser l'ordre des saisons naturelles.

J'imagine, au surplus, qu'il ne viendra à l'esprit de personne de le mettre en parallèle avec Costis Palamas. Dès maintenant, je le sais, il serait aussi funeste pour les jeunes d'imiter Palamas platement, qu'il l'eût été aux Français de 1880 d'imiter Hugo. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Palamas ne cesse de révéler à ceux qui l'étudient d'insoupçonnées richesses. Et voici que nous la présente sous un aspect imprévu, l'aspect métaphysique, M. Chalas, dont nous avons à cette place résumé les idées et qui, à la faveur de ses études théosophiques, s'est efforcé de trouver la clef des Mystères grecs. Il reconstitue la chaîne de la Pensée socratique à travers Platon, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, Ma-

rullus, et en découvre chez Palamas le maillon suprême. Avec préface de Palamas lui-même, infatigablement curieux de toutes recherches, M. Chalas publie aujourd'hui la **Correspondance** qu'il entretint avec le poète, depuis juin 1933 jusqu'à février 1934. Ainsi nous est donnée l'interprétation intime d'œuvres telles que *Le Dodécalogue du Tzigane, La Vie immuable, Les Autels, Les Chants de ma Patrie, La Ville et la Solitude.* Le poète lui-même commente la pensée profonde qui habite son gigantesque effort. Il nous faudra revenir sur ce sujet. **Philtre d'épodes,** dont M. Mélachrinos, l'actif directeur de *Kyklos,* nous offre les délicates harmonies, montre à merveille à quelles réalisations d'art appliqué et à quelles réussites certaines peuvent prétendre les poètes de la Grèce nouvelle, après Porphyras, Malakassis et Palamas. Art intellectuel, certes, mais qui excelle à orchestrer plus ou moins symboliquement tous les frissons de la sensibilité. Les changeantes nuances des couchants, le soleil prêt à s'endormir dans un manteau de songes, les ombres qui flottent sur l'étang et qui s'imprègnent de clair de lune, d'aromes agrestes, la subtile musique de la lumière sur les choses, tous les prestiges de la nature vivante transposés en rythmes ingénieux, en syllabes artistement entrelacées servent à traduire les plus secrets mouvements de l'âme, et à tisser autour de nous une délicieuse atmosphère de légende. Par endroits, le poète semble relier directement son inspiration aux *Elégies et Idylles* de Pétros Vassilikos, ailleurs au lyrisme antique et on le sent tendu vers le mystère de la Vie. N'est-ce pas la fonction même du poète que de nous en révéler l'essence? Sikélianos ne rêve pas autre chose.

MÉMENTO. — A travers les poèmes émouvants d'*Apli Prosphora,* M. Glafkos Alithersis se présente comme le poète de la tendresse familiale et des plus purs sentiments humains. Il chante l'enfant et la femme, et quelques-uns de ses sonnets dégagent un parfum d'adoration analogue à ceux de Camoens. Il célèbre aussi les amis morts ou vivants, et s'essaie à la satire. M. Ilias Voutiéridis, dans *Mystiki Zoï,* tire de ses impressions de nature, de ses heures de songe, de ses joies et de ses peines une suite de véritables *lieder* en vers courts, dont la justesse de ton et la simplicité font tout le charme. Les *Stigmes tis Eparkhias* de M. A. Frangos nous offrent des tableaux pleins d'humour, et qui annoncent un futur bon poète.

M. Jean Bératis, auteur de l'*Aftotimoroumenos,* nous donne en 280 pages une biographie lyrique de Baudelaire, où revivent les incidents, les épreuves de l'enfance et de la jeunesse du poète, en sorte que nous assistons à la formation de ses sentiments, à l'éclosion de son génie. Le nouveau roman de M. A. Terzakis : *I Parakmi tôn Sklirôn,* par sa construction rigoureuse, par le dessin des caractères, par le style et par la langue, se présente comme une œuvre de premier plan et bien spécifiquement grecque. Les prosateurs grecs d'aujourd'hui prennent volontiers prétexte de menus détails pour peindre l'irrémédiable peine des hommes. M. D. Yannopoulos le fait avec un vigoureux talent dans *I Syntrophia tôn kalôn anthropôn.* Mme M. Prinari, dans *Skitsa,* avec moins de naturel peut-être, mais une certaine force. A plus tard *Krisis,* nouvelle d'Arkadio; *Ta Christouyenna tou Aliti* d'Irsim, *Toda-Raba,* de Nicolaï Kazan (alias Kazantzakis), et le conte évangélique de Mikhaïl Akyla: *I Téleftaies méres tou Iouda.* Les beaux vers émus et par endroits lamartiniens de M. Klaudios Markinas : *Kataphyya* nous retiendront particulièrement, et nous ne saurions oublier l'infatigable folkloriste Mme Marietta Minôtou, qui nous donne *l'Art poétique d'Horace,* traduction et commentaire, avec préface de Palamas. Lire au *Kastro,* qui paraît à Candie, de beaux vers d'Alexiou, et une traduction nouvelle de *L'Enfer* du Dante; à *Ergassia,* des commentaires sur la prééminence nécessaire du parler d'Athènes, par Aristos Cambanis; à *Ionios Anthologia,* deux quatrains puissamment inspirés de Sikélianos, et une suite nouvelle de chants populaires zantiotes, par Mme Minôtou; à *Libre* (février 1935), *Entretien avec M. J. B...*; à *Panégyptia,* des spécimens de *l'Ancienne poésie de l'Egypte;* etc...

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Nicolas Politis : *La Neutralité et la Paix,* Hachette. — Duc de Lévis-Mirepoix : *Vieilles races et Temps nouveaux;* M. d'Hartoy.

Dans un livre sur **La Neutralité et la Paix,** M. Nicolas Politis, l'éminent représentant de la Grèce à la Société des Nations, cherche à dégager les divers aspects de ces questions dans leurs rapports avec la vie internationale. Son travail a pour base un cours qu'il fut appelé à faire à l'Université de Salamanque. Il dut naturellement y parler de l'œuvre de François de Victoria « qui y avait enseigné au début du XVIe siècle avec un extraordinaire éclat et avait eu le mérite de montrer que les questions internationales ne doivent pas être examinées uniquement sous leur angle juridique, et